



L'île des anamorphoses

version de Bertrand Gaydon

Voie ferrée

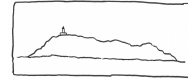
Lors de mes premières rencontres avec elles, plusieurs personnes m'ont affirmé que je ressemblais à s'y méprendre à quelqu'un qu'elles connaissaient par ailleurs. Je suis un multi-sosie. J'ai une armée de semblables. Comme je ne peux me résoudre à penser que j'ai un visage commun, j'en déduis que mes traits frappent à ce point les esprits qu'ils paraissent déjà familiers au moment où on les découvre, selon le mécanisme de l'impression de *fausse reconnaissance* commenté par Bergson. Car je ne puis croire que j'aie tant de sosies : si tel était le cas, j'en aurais moi-même croisés. Or, je demeure à mes propres yeux désespérément unique.

Selon Borges, le sud commence de l'autre côté de l'avenida Rivadavia à Buenos Aires, artère qui sépare les beaux quartiers des quartiers populaires. Le sud ici a l'image opposée à celle que peuvent en avoir des Européens nourris de Nino Ferrer et de plages méditerranéennes : le sud c'est la rudesse, les taudis, l'équipe de Boca Juniors par opposition aux *millionnaires* de River Plate, et de surcroît, il est synonyme de froideur dans l'hémisphère austral.

Au-delà de l'avenida Cabildo, il y a un cul de sac qui aboutit à une voie ferrée. Tout est toujours complètement différent de l'autre côté d'une voie ferrée. Il n'est de frontière plus franche occupant un si petit espace : trois ou quatre mètres et on change de monde. Une rupture plus franche encore que celle qu'offre l'Avenida Rivadavia, large boulevard. Une rupture topologique comparable à celle qu'offre un bras de mer, et qui de plus laisse subsister le doute quant à l'appartenance de chacune des rives à l'île ou au continent.

De l'autre côté commence le quartier de Palermo. Une jolie maison coloniale, orange comme les souliers que vous portiez hier, fait l'angle des rues Guatemala et Dorrego. La chaussée est pavée (car tout ce qui n'est plus existe encore à Buenos Aires : les pavés, les passages à niveau, les Fiat 600, les gens qui font un signe de croix en passant devant une église, les stylos qui fuient, les mauvaises herbes qui poussent sur le tarmac).

Je traverse la voie. Le soleil tape, un soleil qui semble émaner des choses qu'il éclaire. Le regard ne peut se poser que sur les ombres, de sorte que je ne puis distinguer le visage des piétons d'en face avant qu'ils n'arrivent à ma hauteur. Auparavant, ce ne sont que des silhouettes.



Au milieu de la voie, j'aperçois furtivement un visage identique au mien. Tout se passe en un instant et je n'ai pas le temps de vérifier que les rides et les grains de beauté sont au bon endroit, que la forme du nez et des oreilles est identique, mais l'œil reconnaît instantanément les visages, et je me suis reconnu.

La coïncidence, ou l'événement, me sort assez vite de l'esprit : j'entre dans un petit restaurant que je ne connais pas, qui fait coin de rue. Je prends place. De l'autre côté de la salle, une dame, probablement la patronne, est assise au comptoir et lit une revue.

Une dizaine de minutes s'écoulent sans que quiconque ne vienne prendre ma commande, ni même me prête attention. Je commence par regarder alternativement en direction du patron et de la patronne, dans l'espoir de croiser un regard, mais sans succès. Je fais signe à la patronne. Elle pose sa revue à contrecœur et s'approche. Ce sera *bife de chorizo* avec patates douces.

Quelques instants plus tard, après que la patronne est retournée à sa revue, surgit la serveuse : une petite femme du même âge, aux cheveux raides et plats et au teint un peu cuivré comme les gens de l'intérieur du pays. Je lui indique que j'ai déjà commandé. Qu'est-ce que vous avez commandé ? me demande-t-elle d'un air un peu fâché. Du *bife de chorizo* avec des patates douces. La serveuse, c'est moi, me dit-elle d'un ton un peu sec.

Des bribes de conversation me viennent d'une autre table : il y est question de superstition. En deux ans d'Argentine, je n'ai jamais été confronté à la superstition de ses habitants, si ce n'est les autels au bord des routes, au croisement des rues ou enchâssées dans un mur, qui accueillent des offrandes de pacotille. Suis-je superstitieux ? Je n'ai jamais pratiqué les jeux de hasard. Quand j'étais petit comme tout le monde j'élaborais des scénarios du type : si la prochaine plaque d'immatriculation porte un numéro pair, ou si je parviens jusqu'au croisement en ne foulant qu'un sur deux des carreaux du trottoir, ou si sans regarder ma montre je donne l'heure exacte à cinq minutes près, alors quelque chose de bien m'arrivera : j'aurai une bonne note, une telle s'intéressera à moi, mon équipe gagnera dimanche, etc.

Un homme d'âge mûr, cheveux bouclés un peu longs, barbe, voix grave, un air d'intellectuel, qu'on définirait probablement comme un bel homme, explique que le chapitre treize de l'Apocalypse fait référence à l'Antéchrist. Il parle du nombre treize, *el número maldito. El capítulo trece del Apocalipsi hace referencia al Antecristo*. J'ai de grandes difficultés à suivre une conversation en espagnol, non pas parce que je ne maîtrise



pas cette langue, mais parce que chaque mot me submerge, m'anéantit. Le mot *capítulo*, avec son accentuation sur la syllabe antépénultième, fait une glissade suivie d'une remontée à force d'élan, comme sur un bateau à bascule de foire, et me laisse tout aussi grisé, *trece* a la puissance identitaire d'un nom de territoire, et *hacer referencia* rappelle la prestance des termes sérieux dans les langues latines et la pédanterie à laquelle elle invite. Ainsi une seule phrase évoque dix paysages et cent couleurs, et j'en fais fruit (pauvre traduction du verbe *disfrutar*) quelque temps encore après que la suivante a été entamée, ce qui bien entendu entrave ma compréhension. En français aussi d'ailleurs : je jouis (verbe tellement plus laid que l'espagnol *disfrutar*, aussi platement physiologique que l'affreuse expression anglaise *to have sex* pour *faire l'amour*) des mots davantage que du sens qu'ils véhiculent. J'écoute souvent les gens sans comprendre ce qu'ils disent. Au jeu de tarot, ajoute-t-il, la carte treize fait référence à la mort. *Está referenciada con la muerta*. Une variante de *hacer referencia*. Mais elle peut aussi dénoter un changement majeur dans la vie, dans les affaires.

Le mardi 13 est ici le jour de *mala suerte*, et non le vendredi comme chez nous. Mars préside à la violence et à la destruction ; la chute de Constantinople a eu lieu un mardi, conclut cet homme bien informé et à l'aise dans tous les registres de la conversation.

Il raconte enfin que les Chinois et les Japonais craignent le chiffre quatre pour son homophonie avec le mot qui désigne la mort, et que de nombreux immeubles n'ont pas de quatrième étage. Souvent il n'y a pas de treizième étage non plus : l'homme pensait que cette omission constituait une attention des Asiatiques adressée aux visiteurs occidentaux, mais il apprit que ce nombre est également inauspicieux en Orient parce que la somme des chiffres qui le composent vaut quatre. Enfin il n'y a pas de quatorzième étage, la prononciation du quatorze pouvant être confondue avec *je meurs*. Il en profite pour faire allusion à ses séjours dans ces pays. Sa compagne l'écoute avec émerveillement. Quant à moi, je l'envie : j'envie son maniement de la langue castillane, sa culture, ses voyages, l'impression qu'il produit sur cette femme très belle, moi qui ai tant de semblables et si peu d'histoires à raconter.

Je me mets en quête de la serveuse, qui jusqu'à présent n'a fait d'incursions dans la salle que pour m'apporter mon plat, mon eau et mon café, et est demeurée pour le reste cachée derrière la porte de service. En désespoir de cause, je fais à nouveau signe à la patronne, qui n'a pas l'air du tout d'apprécier ce nouveau dérangement. La serveuse arrive bientôt, et son agacement est encore plus perceptible que lors de notre premier échange. *¿Sí?*, dit-



elle en me toisant avec la bienveillance d'un officier d'immigration. Je voudrais l'addition. 7,50, *me asevera* (je ne trouve pas l'équivalent français de *aseverar*, qui signifie énoncer doctement sans qu'il y ait place pour la contestation. Peut-être *asséner* mais c'est un peu violent – *affirmer* en revanche véhicule insuffisamment l'idée qu'il n'y a pas de discussion possible).

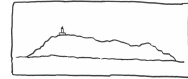
7,50 ? Le menu dit 6,50 pour le plat du jour avec boisson et café. Traduit en Euros ça fait à peine 2 dans le premier cas et encore moins dans le second (nous sommes au début des années 2000 et l'inflation n'a pas encore fait chuter le cours du peso, à moins que ce ne soit l'inverse – un économiste démêlerait les effets des causes), mais après m'être fait traité de la sorte, je ne peux pas laisser passer. Le *bife de chorizo* ne fait pas partie du menu, se justifie-t-elle. Je réplique que j'ai choisi dans la liste des plats du jour que m'a donnée la patronne. J'éprouve une rage disproportionnée à sa cause, comme toujours lorsque je dois râler pour des bêtises. Ma voix en tremble lorsque je lui demande de voir la patronne. Elle me rétorque que la patronne n'est pas là (effectivement elle a disparu entretemps), et se met à m'invectiver : ¿*Usted, quién cree que es?* Qui croyez-vous que vous êtes ? Elle emploie la forme polie *usted*, l'adresse à la troisième personne très rare en Argentine, par raillerie évidemment. Je lui paye ses 7,50 pesos sans laisser de pourboire et en me jurant que je ne remettrai plus les pieds dans cet établissement ; l'image que me renvoie le miroir du vestibule au moment de le quitter est presque méconnaissable tant la rage me submerge, me soulève, me colore, me distend, en une absurde et dérisoire anamorphose.

J'essaye de me dire qu'un peso est sans valeur, mais rien à faire : j'ai le sentiment que la journée est gâchée. Je revois la serveuse me questionner avec mépris : qui croyez-vous que vous êtes ? Ou plutôt : qui croit-il qu'il est ?, puisqu'elle a employé la troisième personne. Et j'y apporte une réponse, celle que j'aurais dû faire si j'avais eu la répartie suffisante : *il* n'est personne, et vous non plus, et cet endroit non plus.

Au moment de traverser la voie ferrée et de regagner l'autre rive, j'aperçois en face de moi l'homme de tout à l'heure, celui qui me ressemble tant. Cette fois-ci je n'ai pas le soleil dans les yeux, c'est lui qui est ébloui et dont le visage est éclairé. J'ai le temps de le dévisager : grains de beauté au bon endroit, même coupe de cheveux, même expression, tout pareil.

– Vous retournez de l'autre côté du miroir ? lui lancé-je en français.

– ¿*Que decis?*



Il parle un *castellano* sans accent : il y a donc erreur sur la personne, il ne s'agit pas de moi.

– *Disculpe, te confundí con alguien* (pardon, je t'ai confondu avec quelqu'un d'autre), répliqué-je, reprenant ma route.